

Derkaoua, Derqaoua, Darqawa

(sing. Darqawi)

M. Peyron



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2244>

DOI : [10.4000/encyclopedieberbere.2244](https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.2244)

ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 1995

Pagination : 2279-2283

ISBN : 2-85744-808-2

ISSN : 1015-7344

Référence électronique

M. Peyron, « Derkaoua, Derqaoua, Darqawa », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 15 | 1995, document D36, mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2244> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.2244>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Derkaoua, Derqaoua, Darqawa

(sing. Darqawi)

M. Peyron

- 1 Nom d'une importante confrérie religieuse marocaine comptant également des adeptes dans l'Ouest algérien. Fondée au XVIII^e siècle, la *tariqa darqawiyya* a joué un rôle de premier ordre dans la vie du pays jusqu'à la veille de l'Indépendance. L'habileté politique dont elle a su faire montre a permis à cet ordre de survivre, alors que son action se situait tantôt dans l'orbite du makhzen, tantôt dans la plus farouche des oppositions au pouvoir central. Démarche où le spiritualisme le plus pur doublé parfois d'une intolérance inconditionnelle ont alterné avec un opportunisme politique à peine voilé.
- 2 Cette *tariqa* (« voie », « chemin ») tire ses origines lointaines d'un ancêtre prestigieux, personnage pourtant historique mais auréolé de légende, *bu derraqa* (« l'homme au bouclier ») *mujahid* aussi preux qu'ascétique, se vouant tout entier à la guerre sainte, au jeûne, et à la prière. De son vrai nom Abou Abdallah Mohammed Ben Youssef, cet être exemplaire, descendant du chérif Moulay Ahmed, fils de Moulay Idriss Ben Driss, serait enterré à Tamesna, en Chaouïa, non loin de l'Oum er Rbia'. Tel est celui dont s'inspira le fondateur de l'ordre des Derqawa.
- 3 Lui-même chérif idrisside, Moulay Laârbi ed Derqawi (1737-1823) installé à Bou Drih, chez les Bni Zeroual au Sud du Rif, fit de sa zaouia un centre dont le rayonnement spirituel ne tarda pas à battre en brèche l'influence de l'ordre rival des Nasiriyn, doctrinaires orthodoxes qui incarnaient alors l'idéologie dominante. Se présentant comme une ramification du « chérifisme » idrisside, la *tariqa darqawiyya* marque un retour aux pratiques du soufisme traditionnel tel qu'il fut préconisé à la fin du XIII^e siècle par le célèbre cheikh Abou Lhassan Ali Chadili. Ses adeptes se reconnaissent à leur burnous rapiécé, leur turban vert et leur barbe hirsute. Le chapelet en bois autour du cou, le bâton du voyageur bien en main, ils mènent une existence de derviches errants, se nourrissant de farine d'orge, récitant sans cesse leur *dikr* (« prière liturgique »), psalmodiant des versets du Coran, et se livrant parfois à des danses mystiques, le tout obéissant à un rituel assez peu orthodoxe où les pratiquants entrent quasiment en transe. Fait curieux, les femmes sont largement admises au sein du

mouvement et accèdent parfois au poste de moqqadem. Cette existence, qui fait fi du matérialisme, est, pour l'essentiel celle qu'a connu Moulay Laârbî lui-même. (Trimingham ; 1971 : 110)

- 4 Paradoxalement, l'ordre va acquérir toute sa notoriété en tant qu'acteur politico-religieux sur la scène marocaine du XIX^e siècle. Rôle qui dressera la confrérie face au pouvoir en place, au point de constituer une menace redoutable pour ce dernier. Ainsi, à l'instar des marabouts de Dila*, Moulay Laârbî va franchir le pas qui mène du spirituel au temporel.
- 5 Pourtant, en ce début de siècle, sous le règne de Moulay Sliman, les Derqawa se placent nettement dans la mouvance du sultanat alaouite. Cependant, sous l'influence wahhabite, le monarque affiche une hostilité grandissante envers les *tariqa-s* en raison de leurs pratiques non-conformistes. En 1815 est publié un édit interdisant les fêtes maraboutiques du genre moussent*, acte qui porte atteinte aux agissements des confréries, notamment aux Derqawa, car menaçant de les priver des *zyara-s* (offrandes) de leurs fidèles et jetant le doute et le discrédit sur la notion même de baraka dont ils sont censés être les dépositaires (Drouin ; 1975 : 14).
- 6 C'est dans le Moyen Atlas, berbère et perpétuellement frondeur, que Moulay Laârbî entend réagir. Région qui lui est en partie acquise, vu le nombre croissant d'adeptes qu'il compte chez les *imazighen*, et dont un des chefs Imhiouach les plus en vue, Sidi Boubcher, s'oppose avec succès aux armées chérifiennes. Prenant fait et cause pour le leader berbère, Moulay Laârbî, auquel se joint le chérif de Wazzan, l'encourage à entreprendre de nouvelles actions contre le makhzen. Celles-ci vont aboutir à la victoire des contingents de Boubcher à Lenda (1818), suivie du siège de Meknes. Acculé, Moulay Sliman se voit contraint de composer avec ses adversaires pour gagner du temps. Mais le chef derqawi ne souhaite pas s'en tenir à un quelconque compromis. Ce n'est rien moins que la destitution du monarque alaouite qu'il envisage.
- 7 En 1820, lui et ses deux acolytes profitent de l'absence du sultan à Marrakech pour fomenter une révolte à Fes, suite à laquelle ils signent une proclamation en faveur d'un fils du sultan précédent, Moulay Yazid. Choix guère surprenant car, on le sait, de son vivant Moulay Yazid avait entretenu des contacts très suivis avec Boubcher et ses *imazighen*. Que Moulay Laârbî se soit associé à cette révolte berbère, au point d'aboutir à un renversement de la dynastie alaouite, en dit long sur ses visées temporelles. En tout cas, la *tariqa darqawiyya* se présente dès lors non seulement en tant qu'arbitre sur la scène nationale, mais bien comme partie prenante dans l'élaboration des destinées du pays. Ceci semble conforter les partisans d'une dichotomie arabo-berbère pour qui cette déposition temporaire du sultan équivaut à une tentative de restauration du pouvoir *amazigh*. Moulay Laârbî et les deux autres conjurés se réclament clairement de la lignée idrisside, donc de la dynastie originelle du Maroc des VIII^e/IX^e siècles. L'ordre des Derqawa atteint là son apogée ; il s'agit d'un tournant historique.
- 8 Malheureusement pour Moulay Laârbî, la tentative va avorter du fait de sa capture à Fes même par un contingent de troupes loyalistes. Le chérif derqawi incarcéré, le sultan bénéficie désormais d'un levier puissant pour ramener les tribus berbères dans les chemins de l'obéissance. Aucune action décisive ne pourra être entreprise contre le trône jusqu'à la fin du règne de Moulay Sliman en 1822.
- 9 Libéré lors de l'avènement de Moulay Abberrahman, le chérif derqawi se réconcilie avec le pouvoir alaouite, car le nouveau souverain prend rapidement ses distances vis-à-

vis de l'influence wahhabite de son prédécesseur. Bien mieux, il canalise astucieusement les énergies des confréries contre l'implantation turque en Algérie, neutralisant ainsi la menace que celles là, et principalement les Derqawa, faisaient peser sur sa dynastie.

- 10 En 1823, intervient le décès de Moulay Laârbi. On assiste alors à un éclatement de l'ordre dont il avait été le cheikh incontesté. Si déjà de son vivant des filiales derqawa se sont implantées à Fes, à Safi, et dans le Sous, sa mort soulève l'épineuse question de sa succession. Un de ses fils, pressenti pour assurer la relève, se trouve contesté par les *lmeqdm* les plus influents de l'ordre, lesquels prennent leur autonomie. Parmi ceux-ci on compte les Imhiouach et les Ihansalen, qui avaient déserté la *tariqa nasiriyya* par opportunisme politique, mais, surtout la branche sud, installée à Gaouz, dans le Medaghra sous la houlette de Si Mhand Laârbi, qui fait figure dorénavant de successeur légitime de Moulay Laârbi. Episode qui met en relief toute la question de l'*isnad*, cette chaîne de transmission du pouvoir de baraka, laquelle, au sein des confréries ignorait souvent la succession directe de père en fils, au profit du disciple jugé le plus apte à perpétuer l'effluve divine.
- 11 Si les diverses branches de l'ordre, notamment celle des Bni Zeroual, n'en continuent pas moins à prospérer, tout au long du XIX^e siècle la zaouia du Medaghra va constituer le véritable pôle du mouvement derqawi. A sa tête Ahmad el Hachimi Ben Laârbi, plus communément appelé Si Mhand Laârbi, dont la renommée et le rayonnement, en fin de compte, ne le céderont en rien au fondateur même de l'ordre. Comme lui, Si Mhand incarne parfaitement le bicéphalisme politico-spirituel, le cheikh Si Mhand el Bedawi lui ayant transmis et sa baraka et sa zaouia du sud, laquelle focalise déjà tout ce que le Sud-Est marocain compte de dissidence et de mécontentement. Sous sa direction, et ce jusqu'à sa mort en 1892, son action va s'intensifier au point d'englober dans sa clientèle l'ensemble des Ayt Yafelman du Haut Atlas oriental, les Ayt Myill, les Ayt Ayyach, les Ayt Youssi, et les Izayyan. Vénéré comme chérif dans le Moyen Atlas, faisant figure chez les Ayt Ayyach de « véritable roi (*ayellid*) du Sud » (Chiapuris ; 1979 : 35), Si Mhand Laârbi passe pour un des chefs religieux les plus puissants du pays au moment de la reconnaissance de Foucauld (1883). Ce dernier ne rencontrera pas le célèbre chérif ; en revanche, un voyageur allemand du nom de Schaudt, islamisant distingué, fera une retraite d'un mois à la zaouïa de Medaghra, ce qui lui vaudra l'honneur de « porter le turban vert qui, au Maroc (...) est un attribut (...) exclusivement des Derkaoua » (Quedenfelt ; 1889 : 45).
- 12 C'est vers la fin de sa vie que l'opposition de Si Mhand Laârbi au trône alaouite se radicalise. On le trouve impliqué dans la plupart des révoltes berbères et autres menées « anti-makhzénienne » de l'époque. Son soutien au marabout Sidi Ali Amhaouch, lui-même admis dans la confrérie derqawa à laquelle il est lié par le mariage d'une de ses filles, déterminera l'embuscade meurtrière d'Aghbala tendue par des guerriers de la Melwiya au chérif alaouite Moulay Srou, oncle de Moulay Hassan I (1888). Deux ans plus tard, c'est sur ses instructions explicites qu'est assassiné le caïd Mhand ou Talb, représentant du makhzen en Melwiya.
- 13 On se perd en conjectures sur les mobiles profonds de ces actions subversives, d'autant plus que (fait paradoxal), Si Mhand est issu lui-même des Alaouites dont il est l'opposant le plus irréductible, et que, par ailleurs il se déclare à la même époque tout à fait disposé à lancer les contingents Ayt Yafelman dans un *jihad* contre les troupes françaises dans le sud oranais (Peyron ; 1984 : 129). Ses prises de position apparemment

contradictoires semblent pouvoir accréditer la thèse d'un basculement quasi total du spirituel vers le temporel, doublé de visées pour le moins autonomistes, favorisées par l'éloignement du pouvoir central, donnant une signification partiellement justifiée au terme *ayellid* évoqué ci-dessus. Toutefois, là où le fondateur de l'ordre avait pu, en 1820, intervenir directement contre la dynastie, placé comme il l'était à Fes, son successeur, rejeté vers la périphérie loin de tout siège du pouvoir, était moins à même d'entamer une action déterminante. La menace que pouvait faire peser le chef derqawi sur le régime en place en avait diminué d'un cran.

- 14 Curieusement, la mort de Si Mhand Laârbi en 1892, à l'instar de celle de son prédécesseur, comme pour mieux souligner le prestige dont il avait joui, donne lieu à un nouvel émiettement de l'ordre, ceci dans une conjoncture de péril national, où l'imminence d'une intervention coloniale oblige les uns et les autres à choisir leur camp. Situation pleine d'ambivalence à laquelle auront à faire face les chefs derqawa pendant les décennies à venir.
- 15 Pour l'heure c'est dans sa descendance qu'il est châtié. Lors d'une tournée de police dans le Sud-Est marocain en 1893, Moulay Hassan I s'assure de la personne des deux fils de Si Mhand Laârbi. Heure sombre pour la zaouia du Medaghra. Sur les marches sahariennes, cependant, la relève se dessine dans un désordre qui compromettra l'efficacité future des chefs derqawa.
- 16 Normalement, contre l'étranger, on doit compter sur la zaouia de Sidi el Haouari, au Ferkla, celle-là même qui entre tient des liens étroits avec les Imhiouach d'Aghbala, et stabilise à son profit l'allégeance des Ayt Hadiddou et Ayt Merghad, ses clients traditionnels. Son pouvoir de résistance face aux entreprises coloniales du début du ^{xx}e siècle, toutefois, s'en trouve sensiblement affaibli du fait d'une rivalité entre deux des chefs de la zaouia. Plus à l'Est, heureusement, se révèle un successeur de Si Mhand Laârbi en la personne de Moulay Lahssen el Sabaâ, qui prêche le jihad depuis sa zaouïa sur l'Oued Ayt Ayssa (Dunn ; 1977). Ce n'est pas par manque de courage que ce chef religieux fort énergique échoue en 1908 dans ses tentatives contre les postes français de Menhaba et Boudenib. En revanche, Sidi Ali Amhaouch, qui s'était mis en route pour le secourir avec les contingents de la Melwiya, se couvre de honte en rebroussant chemin lorsque lui parvient la nouvelle de l'échec de son collègue (Guennoun ; 1933 : 180).
- 17 Ce genre d'entreprise déçue caractérise l'action de ces chefs derqawa de l'Atlas en butte à la pénétration militaire française contre la quelle ils ne trouvent aucune parade. Jusqu'en 1933 les Imhiouach vont accumuler les échecs. Il en va de même même pour leurs voisins, proches du marabout derqawi Sidi Taibi, dont les efforts visant à galvaniser la dissidence ne sont guère heureux. Il est bien rare qu'un homme de prière puisse se doubler d'un homme de poudre. Aussi, avec la fin des opérations militaires dans l'Atlas, ces divers petits chefs religieux sont amenés à composer avec l'envahisseur. Dans la plupart des cas ils passent pour s'être compromis, surtout s'ils ont accepté des commandements dans le cadre de l'administration coloniale qui se met en place. Comme, par exemple, le cheikh Moulay Taki, fils de Si Mhand Laârbi, nommé caïd de Medaghra sous le Protectorat en raison de sa participation efficace aux opérations contre les dissidents.
- 18 Chez les chefs derqawa, certains ne se sont pas opposés par les armes à la puissance coloniale. On compte parmi eux le sultan Moulay Youssef lui-même, séduit par le charme de Lyautey, et qui assura un intérim délicat. Au nombre des moins connus

figure le chérif Abderrahman el Derqawi, très influent auprès des tribus de l'Ouergha, et dont plus tard Abdelkrim fera brûler sa zaouia d'Amjout en 1925 (Saulay ; 1985 : 157).

- 19 Pendant les premières années du Protectorat, toutefois, l'ordre périclita quelque peu. Si, vers 1935 il connut un regain de notoriété et paraissait alors tout acquis à l'occupant, lequel, du reste, cherchait à temporiser auprès des confréries pour des raisons politiques, rien ne pouvait masquer la léthargie dans laquelle l'ordre était plongé.
- 20 Signe du temps, certains proches parents d'un des principaux chérifs derqawa furent arrêtés pour cause de menées subversives d'obédience nationaliste. Fait qui révèle le peu de crédit dont jouissait désormais la *tariqa*, perçue comme s'étant par trop compromise vis-à-vis de la puissance tutélaire. D'ailleurs, au fur et à mesure que déclinait celle-ci les Derqawa se distancèrent par rapport à elle (Bidwell ; 1973 : 146-147). Avec l'Indépendance, les diverses zaouïas derqawa, comme celle du Medaghra, par exemple, ou dans le Rif (Hart ; 1976 : 199) survécurent. Période marquée dans l'ensemble par un retour dans le giron makhzénien traditionnel, mais accompagnée d'une baisse très sensible des effectifs. En effet, l'intolérance et l'ascétisme que prônait les adeptes de la confrérie n'étaient pas toujours de nature à plaire aux jeunes. Ainsi, après de multiples avatars, une *tariqa* qui s'était plus distinguée par ses intrigues politico-religieuses que par son action sur le plan du mysticisme, est-elle entrée dans le droit chemin.

BIBLIOGRAPHIE

- BEN M'BAREK S., « Les Derqaoua », *Bull. de la Soc. De Géog. du Maroc*, oct./déc. 1916, Rabat.
- BIDWELL R., *Morocco under Colonial rule*, F. Cass, London, 1973.
- CHIAPURIS J., *The Ait Ayash of the High Moulouya plain*, Ann Arbor, Michigan, 1979.
- DRAGUE G., *Esquisse d'Histoire religieuse du Maroc*, j. Peyronnet, Paris, 1951.
- DROUIN J., *Un cycle oral hagiographique dans le Moyen-Atlas marocain*, Sorbonne, Paris, 1975 (p. 13-16).
- DUNN R.-E., *Resistance in the desert*, Croom Helm Ltd. (Univ. of Wisconsin Press), 1977.
- EN-NASIRI A., « Kitab El Istiqqa », trad. Fumey, *Archiv. Mar.*, t. X, Éd. Leroux, Paris, 1907, p. 29-73.
- GUENNOUN S., *La montagne berbère*, Ed. Omnia, Rabat, 1933.
- HART D., *The Aith Waryaghar of the Moroccan Rif*, Univ. of Arizona Press, 1976, p. 197-201.
- MICHAUX-BELLAIRE E., « Les Confréries religieuses », *Archiv. Mar.*, t. XXVII, Paris, 1927.
- PEYRON M., « Contribution à l'histoire du Haut Atlas oriental : les Ayt Yafelman », *R.O.M.M.*, n° 38, 1984, p. 117-135.
- QUEDENFELT M., *Division et répartition de la population berbère au Maroc* (Berlin, 1889), trad. H. Simon, Alger, 1904.

QUERLEUX Cne., « Les Zemmour », *Archiv. Berb.*, Rabat, 1915-1916, p. 152-153.

SAULAY J., *Histoire des Goums marocains*, La Koumia, Paris, 1985, t. I, p. 157.

SEGONZAC DE R., *Au cœur de l'Atlas*, Larose, Paris, 1910, p. 55.

TRIMINGHAM J.-S., *The Sufi orders of Islam*, Oxford, 1971.

INDEX

Mots-clés : Confrérie, Religion, Maroc